

Où va-t-il donc si tard, par la pluie, et si vite ?  
 Il se cache dans l'ombre : on dirait qu'il évite  
 Les regards indiscrets...—Il va porter du pain  
 Et du courage à ceux qui souffrent de la faim.

Et puis, il saura prendre encor, sur son salaire,  
 Un peu d'or pour aider l'humble missionnaire,  
 Qui nous dit, en partant, un éternel adieu ;  
 Un peu d'or pour l'école où l'on parle de Dieu.

Faut-il dire sa joie et son bonheur suprême ?  
 Il en tressaillera jusqu'en sa tombe même,  
 Et son front décharné s'éclairera soudain,  
 Comme au bruit du combat le front du paladin.

Quand Pâques revenait, répondant sur nos plaines,  
 Avec l'*Alleluia*, les suaves haleines,  
 Qui font les blés germer, les fleurs s'épanouir,  
 On voyait ce vaillant aussi se réjouir.

Le temps était venu du grand pèlerinage,  
 Et bientôt il voguait vers ce benî rivage,  
 Où Jésus a marqué son empreinte en passant,  
 Et qui pleure la Croix, sous le joug du Croissant.

Quatre fois, il foula cette rive sacrée,  
 Quatre fois, il baisa cette terre empourprée  
 Du sang d'un Dieu fait homme, et toujours, dans son cœur,  
 La même foi, le même amour tendre et vainqueur.

Il allait tour à tour de la crèche au Calvaire ;  
 Le Golgotha, pour lui, n'avait rien de sévère,  
 Digne fils de François, son plus ardent désir,  
 Était d'y demeurer, et surtout d'y mourir.

Mais Dieu le ramena dans sa terre natale,  
 Il y devait attendre en paix l'heure fatale...  
 Fatale...qu'ai-je dit ?...S'il m'avait entendu,  
 Savoir, en son courroux ce qu'il m'eût répondu ?

Car l'âme de ce pieux était sans épouvante ;  
 Il appelait la mort la fidèle servante  
 Des serviteurs du Christ, tout en se désolant  
 Qu'elle eût l'oreille dure et le pas un peu lent.

Aussi, quand il la vit approcher de sa couche,  
 Quel chaleureux accueil !... Non, l'avare qui touche  
 Son or à pleines mains, n'a pas le vif transport,  
 Le bonheur de cet homme à saluer la mort.

La mort, ainsi fêtée, hésita : l'huile sainte  
 Avait depuis longtemps coulé ; dans une étreinte  
 Suprême, l'ouvrier avait pressé Jésus.....  
 Enfin, l'heure sonna : le chrétien n'était plus.

Ou plutôt il vivait plus que jamais : son âme  
 Avait monté tout droit, comme monte la flamme,  
 Quand un vent furieux ébranle le foyer  
 Et qu'on voit la fumée en cercle tournoyer.

Dors ton calme sommeil, noble héros ; l'histoire  
 Passera dédaigneuse auprès de ta mémoire,  
 Moi, je dirai : " Cet homme était plus qu'un vainqueur,  
 Plus grand qu'un conquérant, car c'était un grand cœur."

Que si jamais poète, aux gages d'un empire  
 Sur le tombeau d'un prince hésita pour écrire  
 Un éloge banal, moi, j'écris sur le tien :  
 " Ici git Laroudie, un ouvrier chrétien ! "

L'abbé L. MARÉVÉNY, Ptre.